

L'ÉPOPÉE DE GILGAMESH

◀ STEFAN MAUL ▶

En 1872, l'assyriologue anglais George Smith n'en crut pas ses yeux lorsqu'il observa et commença à lire, au British Museum, le fragment insignifiant de tablette d'argile brun terreux qui portait le numéro d'inventaire K 3375. Rédigés en cunéiforme, l'écriture la plus ancienne de l'humanité dont on venait de réussir le déchiffrement, les vers lui parurent étrangers mais en même temps terriblement familiers. Dans la langue des anciens Babyloniens, proche de l'hébreu de la Bible, Utanapishtim, un Noé mésopotamien, s'adressait à Gilgamesh, le roi de la cité d'Uruk. En des termes poétiques, il lui révélait le « mystère des dieux » : l'histoire du Déluge.

La découverte de Smith était sensationnelle. En effet, le premier exemple de création littéraire de l'Orient ancien ne témoignait pas seulement de la grande qualité de la poésie babylonienne; il révélait, avec on ne peut plus d'évidence, que la littérature mésopotamienne la plus ancienne avait dû exercer une profonde influence sur le monde de la Bible.

Le morceau de tablette d'argile portant le récit babylonien du Déluge avait été exhumé dans les fouilles de l'ancienne capitale assyrienne Ninive, non loin de l'actuelle ville irakienne de Mossoul, dans les décombres du palais du roi Assurbanipal (~668-627). En 612 av. J.-C., avant de mettre le feu au palais, les conquérants de Ninive avaient dévasté les bibliothèques royales et délibérément brisé des milliers de tablettes d'argile dont ils avaient dispersé les fragments dans un rayon de plusieurs centaines de mètres. Ce qui en subsistait deux millénaires et demi plus tard, sous des mètres de décombres, avait rejoint le British Museum. George Smith et d'autres archéologues se mirent donc à chercher, dans les archives du musée, des fragments de tablettes susceptibles d'appartenir au poème épique nouvellement découvert. Après un long et patient travail (consistant à identifier des fragments, petits voire minuscules, et à les assembler physiquement), il apparut que l'œuvre était constituée d'une série de douze tablettes d'argile retraçant les aventures et les faits héroïques du « puissant et glorieux, sagace et averti » Gilgamesh (tabl. I, 75.90). Chaque tablette devait contenir environ 300 vers. Il s'agissait maintenant de reconstituer, à partir de multiples petits fragments, douze tablettes comptant largement plus de 3 000 vers.

Une première édition scientifique du texte, encore très lacunaire, parut en 1891, et dès le début du XX^e siècle *Gilgamesh* s'était acquise une place assurée dans la littérature universelle. Une nouvelle édition de l'épopée, nettement plus complète, suivit en 1930. Pourtant, plus de soixante-dix ans plus tard, l'orientaliste londonien Andrew R. George allait apporter à notre connaissance de l'*Épopée de Gilgamesh* des fondements entièrement nouveaux. Pendant des années, il rechercha dans tous les musées du monde des morceaux de ce poème restés ignorés, et sa quête ne fut pas vaine: dans son édition parue en 2003¹, le savant britannique a pu réunir plus de cent textes cunéiformes se rattachant à l'épopée, qui provenaient non seulement de Ninive, mais aussi d'autres villes de Mésopotamie. Il a exploité tant de tablettes d'argile incon-

nues jusqu' alors que toutes les traductions antérieures à 2003 de cette œuvre littéraire sans doute la plus importante du Proche-Orient ancien s'en sont trouvées d'un seul coup obsolètes. Toutefois, en dépit des grands progrès accomplis dans la reconstitution du texte, il manque encore près d'un tiers de l'épopée du roi Gilgamesh. On peut néanmoins en retracer largement le récit.

D'une vigueur et d'une beauté extrêmes, Gilgamesh, roi de la cité sumérienne d'Uruk, est dieu aux deux tiers, et pour un tiers homme. Il n'a en tête que son propre plaisir. Débordant de force, le jeune roi ne s'acquitte pas de sa tâche de « pasteur » (tabl. I, 71.87.89) devant offrir aux hommes qui lui ont été confiés un « clos » (tabl. I, 11.63 et *passim*) de sécurité et de bien-être. Par la force des armes, il oblige les jeunes hommes de sa ville d'Uruk à se tenir prêts nuit et jour à participer avec lui à des jeux de balle. Les jeunes femmes, elles aussi, doivent être à son seul service. Époux et épouse, fiancé et fiancée n'ont plus de temps ensemble. La complainte des femmes parvient jusqu'à Ishtar, déesse de l'amour et patronne d'Uruk, qui décide de rétablir l'ordre dans la cité. Pour mettre fin aux agissements du roi, les dieux créent Enkidu, un homme primitif et sauvage, qui n'a rien à envier par sa vigueur et sa beauté au roi Gilgamesh. Ce dernier doit concentrer tout son intérêt sur lui afin que les habitants d'Uruk retrouvent enfin la paix. On attire Enkidu dans la ville avec l'aide de Shamhat (« la Joyeuse »), une courtisane servante d'Ishtar, qui fait en sorte que le sauvage élevé par des animaux se mue en homme civilisé. Arrivé à Uruk, Enkidu est outré par la conduite du roi. Un violent combat s'ensuit entre les deux hommes, mais aucun n'en ressort vainqueur. Tous deux se lient finalement d'amitié.

Dans sa quête de célébrité et de gloire, Gilgamesh décide de partir en expédition avec Enkidu dans le lointain Liban pour tuer le géant Humbaba, gardien de la Forêt des cèdres interdite aux hommes. Il veut être le premier à pénétrer dans cette forêt encore inviolée, abattre ses arbres immenses pour en faire les portes et les toits d'édifices somptueux, comme il est d'usage pour tout puissant roi de Mésopotamie. Connaissant la force colossale de Humbaba, placé là par les dieux, Enkidu tente de dissuader Gilgamesh de cette entreprise aussi sacrilège que périlleuse. Mais Gilgamesh ignore les craintes de son ami et les objections du conseil des Anciens d'Uruk. Tous deux se mettent donc en route vers le lointain Liban. Très vite, le courage abandonne le fanfaron Gilgamesh. Seule l'aide du dieu-Soleil permet aux deux amis de tuer le dangereux mais pas vraiment méchant Humbaba, et de s'emparer de ses richesses. Aveuglés par cette victoire, Gilgamesh et Enkidu se lancent dans d'autres aventures, irritant les dieux par leurs excès.

Les immortels se réunissent et décident de mettre fin à la vie de l'un des deux hommes. Leur choix s'arrête sur Enkidu, aussitôt frappé d'une forte fièvre. Le héros, qui plaçait par-dessus tout la gloire au combat, doit mourir dans son lit sans s'être « fait un nom » sur le champ de bataille (tabl. VII, 267). À la soif inextinguible de combats, de jeux et de plaisirs de Gilgamesh se substituent une tristesse infinie et l'angoisse devant sa propre mort.

Après les funérailles royales d'Enkidu, Gilgamesh laisse derrière lui sa ville, son pays et toute sa magnificence. Pareil à un sauvage, seulement vêtu d'une peau de lion, il erre dans la steppe à la recherche d'Utanapishtim, le seul être humain ayant accédé à l'immortalité. Gilgamesh, qui ne pense désormais plus qu'à lui-même, veut apprendre du Noé babylonien la manière d'échapper à la mort et de jouir de la vie éternelle. Errements et tourments le mènent à travers l'univers entier dont il explore les rives « en quête de la vie-sans-fin » (tabl. I, 41). Finalement, il atteint les confins du monde. Les effrayants hommes-scorpions qui gardent l'accès de « l'itinéraire du soleil » laissent passer Gilgamesh, en qui ils reconnaissent davantage un dieu qu'un homme. Pendant douze doubles heures, Gilgamesh parcourt en toute hâte l'iti-

1. Andrew R. George, 2003.

néraire du soleil autour de la terre. Avant que le soleil brûlant ne le rattrape, il atteint dans l'au-delà un merveilleux jardin de pierres précieuses. Ishtar, la déesse patronne d'Uruk, l'y attend déjà sous les traits d'une cabaretière (Siduri), qui lui indique le chemin conduisant à Utanapishtim afin de ramener indirectement le roi à la sagesse et à la raison.

Incapable de comprendre, ne serait-ce que de loin, ce que signifie réellement l'immortalité, Gilgamesh croit pouvoir extorquer au héros du Déluge le secret de la vie-sans-fin, mais les forces lui manquent. Utanapishtim lui raconte volontiers comment, en des temps immémoriaux, il suivit le conseil du dieu de la sagesse et fut ainsi le seul à survivre avec sa famille au fléau du Déluge, bien que les dieux eussent décidé d'anéantir l'humanité entière. Lorsque les dieux, regrettant leur acte, remarquèrent avec joie qu'en dépit de leur décision dévastatrice quelques hommes vivaient encore, ils promirent de ne plus jamais autoriser l'extermination des hommes. Il était encore possible de sauver la communauté, apparemment détruite, des hommes et des dieux: en exilant Utanapishtim dans le pays des immortels, Enlil, le roi des dieux, répondait à la demande de l'assemblée des dieux qui voulaient continuer à régir le monde avec l'aide des hommes. En même temps, bien qu'Utanapishtim eût survécu, Enlil voyait concrétisée sa décision irrévocable de supprimer l'humanité (mortelle) par le Déluge. Seul l'éloignement du héros du Déluge permettait de sauvegarder l'autorité du souverain des dieux et de préserver l'ordre divin. C'est pour cette unique raison – tel est l'enseignement du récit du Déluge – qu'Utanapishtim a accédé à l'immortalité, et non pour une quête égoïste et mesquine. Sans ménagement, Utanapishtim exhorte donc Gilgamesh à assumer enfin sa responsabilité de roi et à veiller au bien-être de ses sujets.

Gilgamesh doit ainsi abandonner tous ses espoirs de vie éternelle et rentrer manifestement bredouille à Uruk. Il lui incombe toutefois une tâche qui fera de lui le plus grand des rois dans la tradition mésopotamienne: sur l'ordre d'Utanapishtim, il va reconstruire les sanctuaires détruits par le Déluge, restés à l'abandon pendant des millénaires, et rétablir les anciennes règles de culte et d'offrandes (voir tabl. I, 42-44). C'est seulement à travers son action que sera intégralement restaurée la coexistence bénéfique entre les dieux et les hommes, initiée par la Création et détruite par le Déluge. Sous la protection des murs d'Uruk érigés par Gilgamesh pourra ainsi s'épanouir la grande civilisation mésopotamienne.

Bien que ni le contenu ni la structure de l'*Épopée de Gilgamesh* ne présentent de similitudes avec une inscription royale de l'Orient ancien, le prologue du poème donne l'impression que l'épopée elle-même serait la biographie de Gilgamesh destinée à la postérité, biographie que le roi, obéissant à une ancienne coutume, aurait fait inscrire sur une tablette de pierre, puis enfermer dans une cassette et déposer sous les fondations de l'enceinte d'Uruk construite par ses soins (voir tabl. I, 24-28). Les Babyloniens voyaient donc dans le savant Sinleqe-unnini, considéré comme l'auteur de l'*Épopée de Gilgamesh*, le « premier Sage d'après le Déluge » qui aurait été aux côtés du roi Gilgamesh en tant que conseiller et chroniqueur plusieurs milliers d'années avant leur propre époque. Les caractéristiques linguistiques des douze tablettes prouvent de toute évidence que l'épopée, sous la forme que nous connaissons ici, a été rédigée dans le dernier tiers du II^e millénaire avant notre ère. Or les légendes entourant le roi Gilgamesh étaient alors déjà très anciennes. En effet, nous savons que le poète eut à sa disposition une version de l'épopée nettement antérieure, également en langue babylonienne et sans doute rédigée dès le XVIII^e siècle av. J.-C. Dans cette épopée paléo-babylonienne, dont on ne connaît jusqu'à présent que des bribes, étaient compilés en un tout harmonieux plusieurs récits sur Gilgamesh, indépendants et bien plus anciens encore. Des documents écrits prouvent que le poème relatant l'histoire de ce roi impétueux revenant lentement à la sagesse et à la raison – poème qui ne traite pas uniquement de la question cruciale de la vie et de la mort,

mais aussi de l'amitié et de l'amour, de hauts faits royaux et d'aventures téméraires – jouissait d'une grande popularité non seulement en Mésopotamie, mais aussi dans les cours royales de Syrie, de Palestine et d'Asie Mineure où cette épopée distrayante a sans doute joué un rôle important, comme en Mésopotamie, dans l'éducation des princes. Elle fut même traduite dans d'autres langues de l'Orient ancien : dans les ruines du palais royal de la capitale hittite Hattusa, à 150 km à l'est d'Ankara, fut ainsi découverte, à côté de vestiges de la version paléo-babylonienne de l'*Épopée de Gilgamesh*, une traduction hittite du poème probablement destinée aux membres de la cour ne maîtrisant pas le babylonien. On connaît même des fragments d'une version hurrite du poème épique.

Les plus anciens récits se rapportant au roi Gilgamesh sont rédigés en langue sumérienne, langue que parlaient les fondateurs de la première grande civilisation du sud de la Mésopotamie. Il n'est pas improbable que parmi les plus anciens textes littéraires en sumérien cunéiforme datant du XXVI^e siècle av. J.-C., qui échappent encore largement à notre compréhension, se trouvent même des œuvres poétiques évoquant Gilgamesh, le roi d'Uruk. La transmission orale des récits des aventures et faits héroïques de Gilgamesh devrait remonter jusqu'au début du III^e millénaire avant notre ère.

C'est précisément à cette époque que fut érigée l'impressionnante muraille d'Uruk, longue de plus de 9 km et hérissée de tours de défense. Cette enceinte, dont les vestiges sont encore visibles aujourd'hui, est célébrée dans l'*Épopée de Gilgamesh* comme l'œuvre du roi. Les recherches archéologiques de ces dernières décennies confirment – rejoignant ainsi la tradition des poèmes de l'Orient ancien sur Gilgamesh – que le mur d'Uruk érigé au début du III^e millénaire av. J.-C. est effectivement l'enceinte la plus ancienne de Mésopotamie. Les résultats des fouilles de ces dernières décennies ne laissent également aucun doute quant au rôle prépondérant d'Uruk aux premiers temps de l'histoire mésopotamienne. Au IV^e millénaire av. J.-C., la ville en extension rapide était devenue le cœur de la grande civilisation sumérienne, établissant des relations commerciales qui s'étendaient loin au-delà du « pays de l'entre-deux-fleuves ». Les tâches administratives sans cesse plus complexes, pour assurer la subsistance et le travail de dizaines de milliers de personnes, entraînèrent dans la cité de la fin du IV^e millénaire av. J.-C. une innovation riche de conséquences : des fonctionnaires prévoyants avaient fait en sorte, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, que fût élaborée une écriture afin de faciliter à long terme comptabilité et planification. C'est à partir d'Uruk que l'écriture commença sa marche triomphale, trouvant rapidement une large diffusion. Les vestiges de la ville antique, avec ses sanctuaires imposants, ses immenses bâtiments administratifs, ses entrepôts et ses canaux artificiels, témoignent aujourd'hui encore de l'énergie et du talent d'organiseurs des premiers grands souverains d'Uruk. L'*Épopée de Gilgamesh* conserve le souvenir de ces temps archaïques, qui pourraient effectivement avoir été marqués par un roi du nom de Gilgamesh.

320

*Une version sumérienne :
Gilgamesh et Agga*

Époque paléo-babylonienne, vers 1725 av. J.-C.
Tablette d'argile. 12,5 × 6,3 × 2,5 cm
Nippur (Mésopotamie)
Philadelphie, University Museum of Pennsylvania, CBS 6140

Bibl.: Römer, 1980; Katz, 1993; Tournay et Shaffer, 1994,
p. 282-291; George, 1999, p. 141 et suiv.

Cette courte composition littéraire de 116 lignes, en sumérien, connue par plusieurs manuscrits d'époque paléo-babylonienne, n'appartient pas à la version canonique de l'épopée. Elle est fondée sur des événements liés à l'histoire des luttes politiques de la période des dynasties archaïques de Sumer. D'après la « Liste royale sumérienne », établie à la fin de la dynastie d'Isin, vers 1800, et selon laquelle les royaumes se suivent en une liste continue, la royauté passa de Kish – qui fut la première dynastie régnante après le Déluge – à Uruk. Agga y est mentionné comme le dernier roi de Kish et Gilgamesh comme le cinquième souverain d'Uruk. Du temps où Gilgamesh était roi d'Uruk et Agga roi de Kish, un conflit éclata car le roi d'Uruk refusa de construire des puits pour Kish. L'assemblée des Anciens d'Uruk nomma Gilgamesh *lugal*, chef militaire, un titre qui désignera ensuite le roi. Agga met le siège devant Uruk, mais Gilgamesh distrait son attention, ce qui permet à Enkidu de sortir et de le capturer. Agga ayant aidé Gilgamesh dans le passé et reconnaissant sa supériorité, le héros le libéra. B.A.-S.



321

*Le rêve de Gilgamesh
et sa rencontre avec Enkidu*

Époque paléo-babylonienne, XVIII^e s. av. J.-C.
Tablette d'argile. 18,5 × 16,5 × 2,4 cm
Babylonie, Larsa (?)
Philadelphie, University Museum of Pennsylvania, CBS 7771

Bibl.: George, 2003.

Deuxième tablette de la version paléo-babylonienne de l'*Épopée de Gilgamesh*. Cette tablette presque intégralement conservée provient peut-être de la ville de Larsa, au sud de la Babylonie. Le passage central (en akkadien) raconte comment le sauvage Enkidu, suite à l'intervention de la courtisane Shamhat (« la Joyeuse »), se détourne de la vie naturelle primitive pour devenir un homme civilisé. Attiré à Uruk, il s'oppose à Gilgamesh en un violent combat. Aucun des deux ne parvenant à avoir le dessus, ils se lient d'amitié. S.M.



322 A et B

Gilgamesh et la mort d'Enkidu

Époque paléo-babylonienne, XVIII^e-XVII^e s. av. J.-C.

Tablette d'argile.

Babylonie, Sippar (?)

Londres, The British Museum,

Department of The Middle East, BM 96974

et Berlin, Vorderasiatisches Museum, VAT 4105

Fragments d'une tablette de la version paléo-babylonienne de l'*Épopée de Gilgamesh*. L'un des fragments est conservé à Londres (cat. n° 322A), l'autre à Berlin (cat. n° 322B). Comprenant en tout quatre colonnes, cette tablette d'argile vient probablement de la ville de Sippar, au nord de la Babylonie. Le passage de l'épopée qui y est consigné raconte comment Gilgamesh, désespéré par la mort de son ami, part à la quête de la vie-sans-fin. En des vers désormais célèbres, uniquement conservés sur cette tablette, une déesse lui conseille de profiter de la vie au lieu de gaspiller son temps à rechercher vainement l'immortalité (traduction de Bottéro, 1992, p. 257-528):

Pourquoi donc rôdes-tu, Gilgamesh ?

La vie-sans-fin que tu recherches, tu ne la trouveras jamais.

Quand les dieux ont créé les hommes,

Ils leur ont assigné la mort.

Ils ont gardé la vie en leurs mains.

Toi, plutôt, remplis-toi la panse ;

Demeure en gaieté jour et nuit !

Fais quotidiennement la fête ;

Danse et amuse-toi, jour et nuit ;

Accoutre-toi d'habits bien propres ;

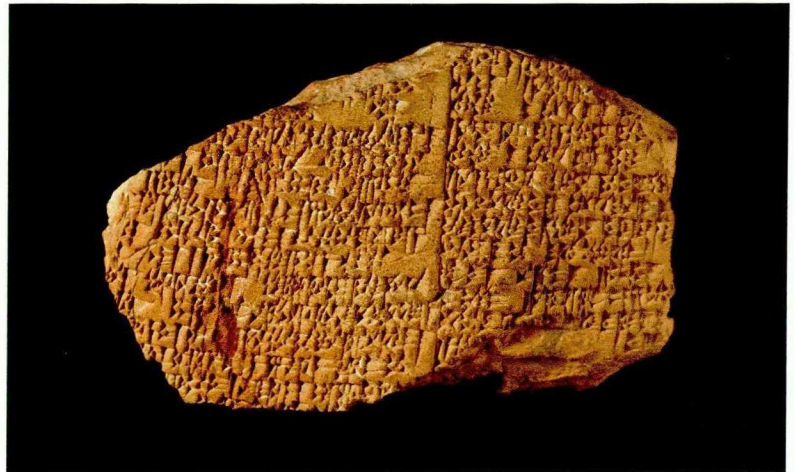
Que ta tête soit lavée ! Baigne-toi à l'eau !

Regarde tendrement ton petit qui te tient par la main,

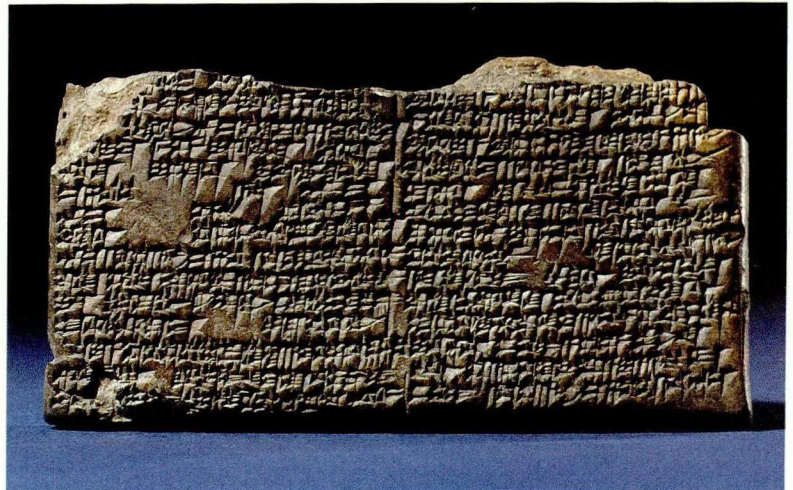
Et fais le bonheur de la femme serrée contre toi.

Car telle est l'unique perspective des hommes !

S.M.



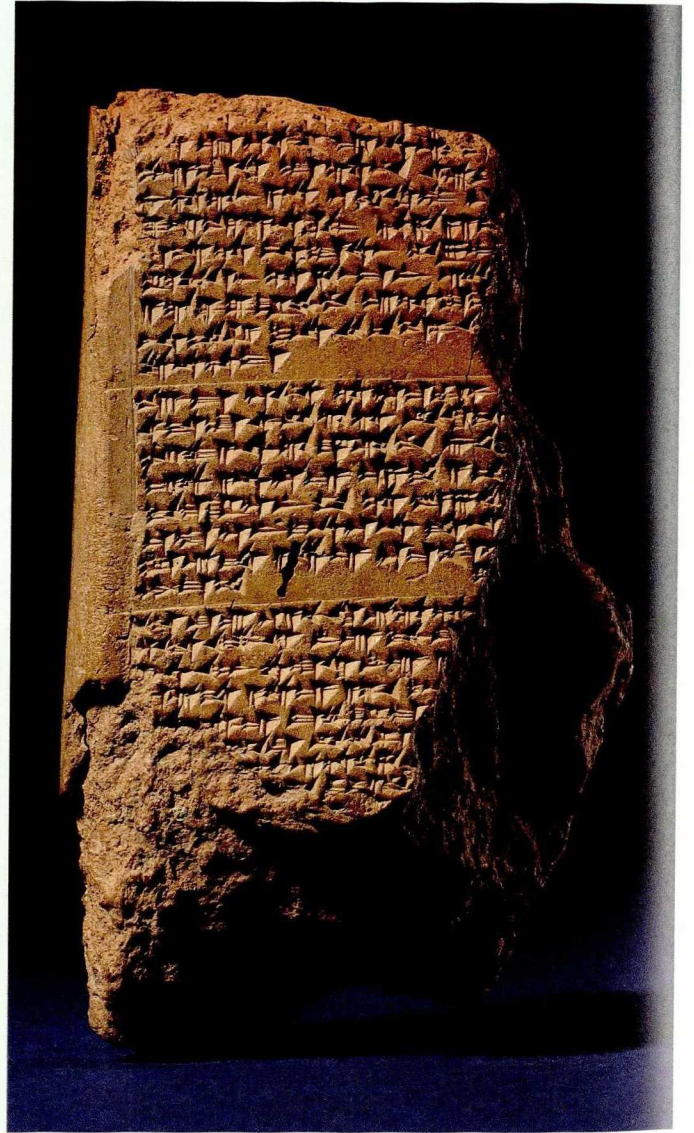
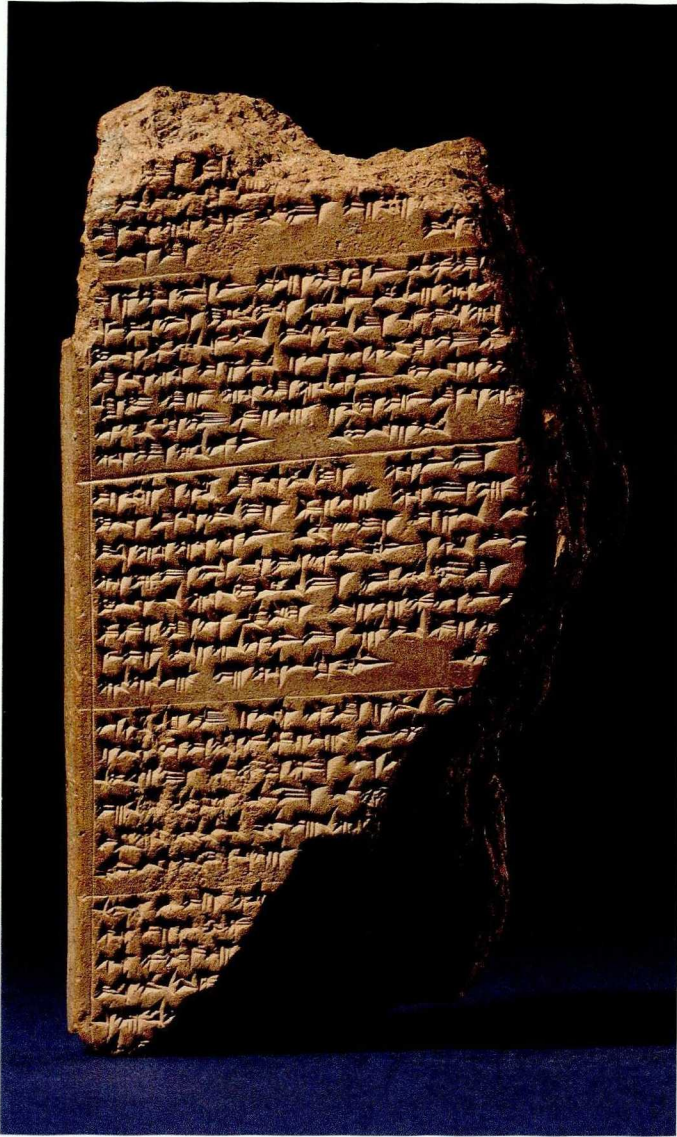
Cat. 322A



Cat. 322B



Cat. 322B



323
*Second rêve de Gilgamesh
 et le combat contre le Taureau céleste*

XIII^e s. av. J.-C.
 Tablette d'argile. 15,3 × 9 × 4,4 cm
 Bogazköy, anc. Hattusa (Turquie)
 Berlin, Vorderasiatisches Museum, VAT 12890

Morceau de la bordure inférieure gauche d'une tablette d'argile comprenant plusieurs colonnes, exhumée dans les ruines du palais royal de la capitale hittite Hattusa, à 150 km à l'est d'Ankara (Turquie). La tablette date du XIII^e siècle av. J.-C. et contient des passages (en akkadien) de la version paléo-babylonienne de l'*Épopée de Gilgamesh*. La face antérieure retrace deux des songes inquiétants qui annoncent à Gilgamesh les dangers qui l'attendent dans la Forêt des cèdres. La face postérieure évoque un autre épisode des aventures des deux amis, connu par la 6^e tablette de la version plus récente de l'*Épopée*: Gilgamesh et Enkidu abattent le puissant et dangereux Taureau céleste que la déesse Ishtar, furieuse de l'arrogance de Gilgamesh, a envoyé contre le roi d'Uruk.

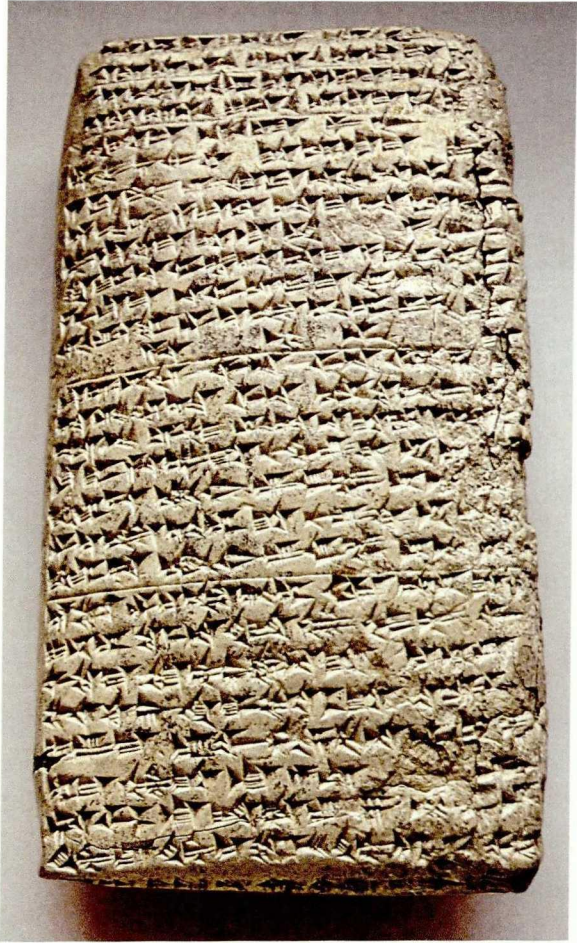
S.M.

324

Prologue

XIII^e-XII^e s. av. J.-C.
Tablette d'argile. 13,7 × 8 × 3,5 cm
Ras Shamra, anc. Ugarit (Syrie). Trouvée en 1994
dans la « maison d'Ourtenu » (RS 24.2066)
Damas, Musée archéologique, inv. 7830

Bibl.: Arnaud, 2007, n° 42, p. 130-134, pl. XIX-XX.



Les textes littéraires de tradition babylonienne retrouvés à Ugarit comportent des tablettes importées de Babylonie et des copies locales. L'écriture des importations babyloniennes – dont des tablettes de l'*Épopée de Gilgamesh*, un hymne à Marduk et des fragments de l'épopée d'Atra-hasis (Arnaud, 2007, n° 42-45, 33 et 40) – est élégante, fine et savante. Le prologue de l'*Épopée de Gilgamesh* (38 premières lignes) reproduit le texte canonique connu, contrairement aux trois autres fragments trouvés en même temps (Arnaud, 2007, n° 43-45). Voici le début du texte (d'après D. Arnaud, l. 1-13 et 31-36):

Lui qui a connu la totalité de la sagesse de l'univers,
Parcourant la route lointaine d'Utan-apishti
[Utanapishtim],
Franchissant l'Océan, la vaste mer jusqu'au lever de
Shamash [le Soleil].
Il emporta la connaissance d'avant le Déluge;
Il parcourut la route lointaine, souffrant et douloureux.
Ainsi, on dressa des stèles de toutes ses tribulations
Il ne laisse pas aller, Gilgamesh, les épouses, celles qui
sont jeunes, à leur époux.
Il est leur taureau, elles sont les vaches,
Leur plainte, Ishtar ne cessait de les entendre [...].
Les pointes de ses cheveux avaient la luxuriance de
Nisaba [la déesse de l'écriture]
Mâchoires, épaules, ses deux cuisses, comme la ceinture
étaient chez lui énormes.
Velues étaient les deux cuisses comme laine bleue.
Sa taille était d'onze coudées; quatre coudées la largeur
de sa poitrine;
De quatre sont ses pieds; d'un roseau son enjambée
[...].

B.A.-S.

325

Le récit du Déluge

Règne d'Assurbanipal d'Assyrie (~668-627)
Tablette d'argile. 13,5 × 14,7 cm
Ninive (Assyrie), bibliothèque d'Assurbanipal
Londres, The British Museum, Department
of The Middle East, K 8517, K 8518, K 8569 et K 8595

Bibl.: Smith, 1873; George, 2003, p. 700-725.
Exp.: *Naissance de l'écriture, cunéiformes et hiéroglyphes*, Paris,
Grand Palais, 1982, n° 186, p. 240.

La tablette est reconstituée à partir de plusieurs fragments assemblés de la XI^e tablette de l'*Épopée de Gilgamesh* portant le fameux récit du Déluge. Les faces antérieure et postérieure comprenaient chacune à l'origine trois colonnes d'environ 55 lignes (en akkadien). Cette tablette a été écrite à Ninive au VII^e siècle av. J.-C. pour la bibliothèque du roi néo-assyrien Assurbanipal. Pour de larges extraits de ce récit, voir p. 359. S.M.





326

Gilgamesh debout sur la tête de Humbaba

Époque paléo-babylonienne,
1^{re} moitié du II^e millénaire av. J.-C.
Statuette en terre cuite (brûlée),
traces de peinture rouge. 16,5 × 5 cm
Tell Asmar, ancienne Eshnunna (?)
Paris, musée du Louvre,
Département des antiquités orientales, AO 12475

Bibl.: Amiet, 1961, p. 157 et 171-175; Opificius, 1961,
n° 485 (C. 11); Barrelet, 1968, n° 831, p. 410-411.

Le héros est représenté comme le roi marchant au combat. Il porte la coiffure à bandeau large, une barbe en deux parties à bouclettes horizontales sur le visage, se divisant sur la poitrine. Il est vêtu d'un pagne court à large ceinture, mais l'arrière bombé de la statuette forme un long manteau. Il tient une masse d'armes dans la main gauche. Ses pieds reposent sur un haut socle portant, de face, en relief, le masque de Humbaba, le géant de la Forêt des cèdres, mis à mort par Gilgamesh. B.A.-S.



327

Relief représentant une scène de combat

Époque paléo-babylonienne, début du II^e millénaire av. J.-C.
Terre cuite. 8 × 13,8 cm
Babylonie

Berlin, Vorderasiatisches Museum, VA 7246

Bibl.: Opificius, 1961, n° 489, ill. 13.

Deux hommes barbus combattent un personnage gisant au sol, affublé d'un visage grimaçant et de pattes de lion. Le héros de gauche, qui porte un chignon typique de l'époque akkadienne, lève sa massue pour frapper l'ennemi, tandis que celui de droite le perce de coups de poignard. Contre la bordure gauche se dresse une petite silhouette tenant un bâton à la main. Cette scène est interprétée depuis longtemps comme le combat de Gilgamesh et Enkidu contre le géant Humbaba, gardien de la Forêt des cèdres. E.K.-B.



328

Relief représentant un combat contre un taureau

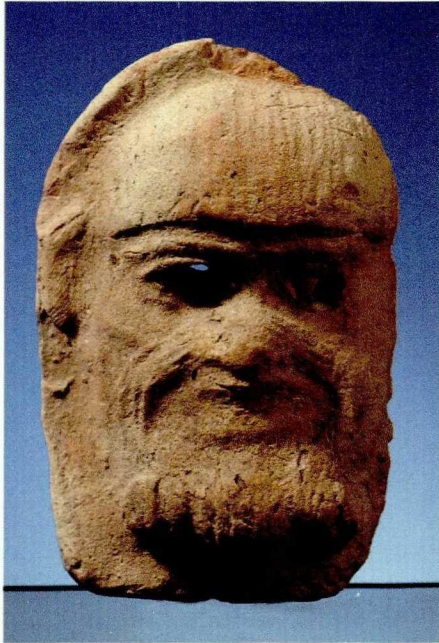
Époque paléo-babylonienne, début du II^e millénaire av. J.-C.
Terre cuite. 8 × 14,2 cm
Babylonie

Berlin, Vorderasiatisches Museum, VA 5392

Bibl.: Opificius, 1961, n° 494, ill. 14.

Le centre du relief est occupé par un puissant taureau que combattent deux hommes barbus coiffés d'un chignon. Le plus grand lève sa massue pour frapper, pendant que le second, le pied posé sur la patte arrière de l'animal, le saisit par la queue en brandissant son arme. Cette scène est interprétée comme le combat des héros Gilgamesh et Enkidu contre le Taureau céleste. E.K.-B.

E.K.-B.



329

Masque du démon Humbaba

Époque paléo-babylonienne, début du II^e millénaire av. J.-C.
Terre cuite, 8,9 × 5,6 cm
Berlin, Vorderasiatisches Museum, VA Bab 489-Bab 40121

Bibl.: Klengel-Brandt et Cholidis, 2006, n° 144.

Travaillé en creux, par estampage dans un moule, le masque présente un visage humain avec un nez épaté et une large bouche souriante encadrée de rides profondes. Il porte une courte barbe bouclée et une chevelure couvrant largement le front. Souvent figuré de façon beaucoup plus repoussante, ce démon était censé protéger contre les influences maléfiques. Ses représentations étaient aussi fréquemment placées à l'entrée des édifices. Dans l'*Épopée de Gilgamesh*, il est assommé par les héros Gilgamesh et Enkidu.

E.K.-B.

330

Relief représentant Humbaba

Époque paléo-babylonienne,
1^{re} moitié du II^e millénaire av. J.-C.
Plaquette de terre cuite, moulée, 10,5 × 5 cm
Mésopotamie
Paris, musée du Louvre,
Département des antiquités orientales, AO 12475

Bibl.: Barrelet, 1968, n° 758, p. 386, pl. LXXIII.

Évocation du géant Humbaba comme un personnage grotesque, de face, aux jambes arquées, une main sur la poitrine, l'autre poing levé. Il est nu, à l'exception d'une ceinture autour des hanches.

B.A.-S.



Le récit du Déluge

(cat. n° 325)

Gilgamesh dit à Utanapishtim le Lointain [le survivant du Déluge] :
« À te regarder, Utanapishtim,
Ton aspect n'est pas différent, tu es tout à fait comme moi [...].
Comment as-tu rejoint l'assemblée des dieux et trouvé la vie [éternelle] ? »
Utanapishtim lui dit : « Je vais te révéler, Gilgamesh, une chose secrète,
Et je vais te confier un secret des dieux.
La ville de Shuruppak, une ville que tu connais,
[qui] est située sur les bords de l'Euphrate,
Cette ville était ancienne et les dieux y venaient,
[Lorsque] les grands dieux décidèrent de provoquer le Déluge.
Leur père Anu en fit serment,
Leur conseiller, le héros Enlil,
Leur préfet Ninurta,
Leur inspecteur des voies d'eau, Ennugi.
Le prince Ea avait juré serment avec eux,
[mais] il répéta leurs paroles à une haie de roseaux :
"Haie de roseaux, haie de roseaux ! Mur de briques, mur de briques !
Écoute, haie de roseaux ! Fais attention, mur de briques !
Ô homme de Shuruppak, fils d'Ubar-Tutu,
Démolis ta maison [et] construis un bateau.
Abandonne tes richesses [et] cherche la vie sauve,
Renonce à tes biens [et] sauve ta vie.
Embarque avec toi un spécimen de chaque être vivant.
Le bateau que tu vas construire,
Ses dimensions doivent toutes correspondre entre elles :
Sa largeur et sa longueur doivent être semblables,
Couvre-le d'un toit comme l'Apsu [l'océan d'eau douce qui soutient la terre]. »

Lorsque le bateau fut construit,
on procéda à son chargement en attendant le Déluge :

« Le soir [du septième jour], le bateau était achevé [...].
[Tout ce que je possédais] je l'en chargeai,
Tout ce que j'avais d'argent, je l'en chargeai,
Tout ce que j'avais d'or, je l'en chargeai.
Je chargeai à son bord tout ce que j'avais de spécimens d'espèces vivantes, chacune
et toutes.
Toute ma famille et ma parenté je fis monter sur le bateau.
Je fis monter à bord les animaux sauvages gros et petits, les artisans de tous métiers
[...].

À la première lueur de l'aube,
Monta de l'horizon une sombre nuée [...].
Le silence de mort de l'Orage [Adad] traversa le ciel
Et ce qui était lumineux se changea en ténèbres ;
Comme un taureau il piétina la terre, il la brisa [comme un pot].
Un jour entier, l'ouragan [fit rage] ; il souffla [...].
Comme une bataille le [cataclysme] passa sur les hommes.
Personne ne voyait plus personne,
Les populations ne se reconnaissaient plus dans cette pluie.
Même les dieux furent épouvantés par le Déluge [...].
Six jours et sept nuits,
Le vent, l'averse, la tempête, le Déluge ravagèrent la terre.
Lorsque arriva le septième jour,
L'ouragan ralentit [...].
La mer qui avait lutté comme une femme en labeur, se calma,
La tempête s'immobilisa, le Déluge cessa.
Je regardai le temps et le silence régnait,
Mais tous les peuples étaient redevenus argile !
La plaine liquide formait comme un toit.
J'ouvris une lucarne et la lumière du soleil tomba sur mon visage.

Je me jetai à genoux et m'assis en pleurant,
Les larmes coulant sur mes joues.
Puis du regard, je cherchai les côtes, les rivages de la mer [...].
Sur le mont Nimush le bateau accosta,
Le mont Nimush retint le bateau sans le laisser repartir [...].
Lorsque arriva le septième jour,
Je fis sortir une colombe et la lâchai :
La colombe partit,
Aucun perchoir ne lui étant apparu, elle revint.
Je fis sortir une hirondelle et la lâchai,
L'hirondelle partit,
Aucun perchoir ne lui étant apparu, elle revint.
Je fis sortir un corbeau et le lâchai,
Le corbeau partit et, voyant les eaux en retrait,
Il picora, voltigea et ne revint pas vers moi.
[Alors] je fis une offrande et un sacrifice aux quatre vents [...]. »

Traduction B.A.-S.

Principales traductions complètes : Bottéro, 1989, p. 569-575 ;
Tournay et Shaffer, 1994, p. 222-238 ; George, 2003, p. 703-717.